

L'anti-star

PORTRAIT

Tout pour les pauvres

Volubile, Luc Lefebvre parle d'abondance devant nos tasses de café "Max Havelaer". Dans ses paroles, peu de "je" mais de nombreux "on", de multiples "nous". Comment cet homme d'une petite cinquantaine d'années, qui lutte contre la grande pauvreté depuis plus de trente ans, explique-t-il son parcours ?

Une famille, d'abord

"Je suis d'abord le fils d'une famille populaire, où l'on a ramé, raconte-t-il. Mon père était chargeur aux chemins de fer, le grade le plus bas. Pour nouer les deux bouts, il travaillait aussi chez un artisan ferronnier. Nous avons connu des périodes très dures. Ma mère avait alors la visite de dames patronnesses qui moralisaient mais qui, constatait-elle, ne comprenaient rien !"

Dans leur voisinage, on connaît les petits boulots, la survie difficile, au quotidien. Certains vivent l'expulsion, d'autres meurent "au 55", méprisés, "pris pour du pus", dit Luc qui lui aussi ressentit ces humiliations. Ce "55" à l'époque, est un lieu d'accueil informel, situé derrière la gare de Namur. Plusieurs immeubles et terrains, des caravanes, deux cents personnes souvent parmi les plus pauvres de la société, "un bidonville, une cour des miracles où la violence est très présente. Mais la misère provoque la violence", affirme Luc.

Un milieu simple, un quotidien souvent difficile mais où on questionne la réalité. Le père, militant syndical, écoute les informations et les commente. Luc s'interroge : pourquoi ces réactions ? Ce mépris ?

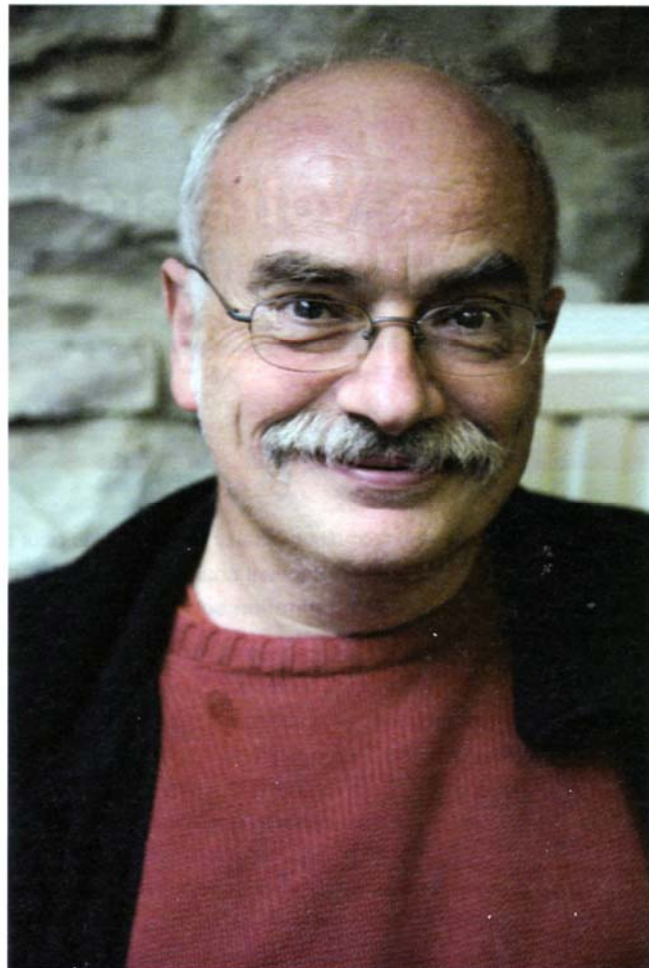
A la recherche d'outils

Au cours de ses études techniques secondaires, marqué par un prof, il participe à des week-ends d'analyse marxiste. Puis choisit l'école sociale "pour aller chercher des outils et retourner en usine ensuite". Là, c'est le choc culturel ! "J'étais sur la planète Mars ! Des étudiants discutaient de leurs vacances passées et prochaines..." Lui loge au "55", partage un dortoir "avec de grands soulographes, mais des types fantastiques", se souvient-il avec une certaine tendresse dans la voix. "Ils ont toujours respecté le fait que j'allais à l'école. Et quand ils allaient chercher des cassiers de bière, ils achetaient un chocolat 'pour le gamin'."

En 1977, l'année de son diplôme, il se marie. Elle aussi est assistante sociale et c'est ensemble qu'ils feront des choix, respectant toujours la même priorité : la solidarité avec les plus pauvres.

Susciter, organiser des solidarités

Luc ne quitte pas la population du "55" lorsqu'elle est expulsée des bâtiments. Quand l'électricité et le gaz sont coupés dans le dernier bâtiment encore habité, "mon travail social a été d'aider ceux qui allaient piquer le courant directement à l'Unera. Pour que ce soit correct



du point de vue sécurité et pour que tout le monde en bénéficie". Suivra une longue époque où ces expulsés squatteront des bâtiments publics namurois, "de manière systématique, non par sport mais par nécessité, pour ne pas vivre à la rue et être arrêtés pour vagabondage et pour éviter le placement des enfants".

1978, 1979, Annette et Luc, deux enfants à l'époque, vivent du chômage de Luc. Avec ceux

qui y ont droit, il démarche dans les CPAS, notamment pour l'obtention du minimex.

Des rencontres, appelées "Caves", rassemblent ceux qui cherchent des moyens d'agir ensemble pour résister à la misère. Et en priorité, ceux qui la vivent au jour le jour. "Parce que les premiers à lutter contre la misère, ce sont les pauvres. Ils doivent

mouvement d'éducation permanente, de lutte et de résistance à ce qui produit la pauvreté.

"Personne ne choisit la misère, commente Luc. Tout le monde essaie de s'en sortir. Les services sociaux ne comprennent pas que, dans la pauvreté, tout ce que tu mets en place, c'est pour résister à des souffrances immédiates. C'est pertinent dans ton histoire, mais pas efficace. Alors cela paraît de la folie, de la bêtise ou de la mauvaise volonté." Un exemple ? Le paradoxe du frigo : "Pour la visite du CPAS, il vaut mieux l'avoir vide. Pour celle du SPJ, il faut l'avoir plein pour prouver qu'on peut nourrir ses enfants".

En 1985, LST met sur pied une Coopérative de travail en bâtiment. De vrais emplois donc, payés selon les barèmes en vigueur.

Cheville ouvrière de cette initiative, Luc Lefebvre est extrêmement critique au sujet des politiques d'emploi : "Toutes les dérégulations en terme d'exploitation des travailleurs sont vécues et expérimentées par les plus pauvres. Avec les ALE ou les chèques services, on ne délocalise pas en Chine, non, mais sur la tête de ceux qui n'ont pas le choix. Ils sont obligés de jouer un rôle qui va contre leur intérêt, puisqu'ils participent à la dérégulation du monde du travail". D'ailleurs, ne parle-t-on pas aujourd'hui de charges sociales plutôt que de cotisations ?

Semeur

Certains membres de LST, dont Luc et sa femme, ont aussi fait le choix d'un lieu de vie communautaire, TROC, également lieu de formation à l'action collective et communautaire.

Dans la grande maison de La Plante, vivent dix-sept personnes de 0 à 77 ans. Si chacun a son espace privé, l'ensemble est géré par tous. Jardin, télévision, congélateurs, buanderie... sont en commun. Chacun paie en fonction de ses besoins et de ses moyens.

Luc et Annette ont quatre grands enfants. Petits, ils jouaient "aux SDF avec les CPAS" ou aux éboueurs. Et maintenant ? "Professionnellement dans le social, ils font leur vie", dit leur père. Ce qui a été semé ? "Je sais seulement qu'il faut que je sois semeur de quelque chose. Je ne serai pas là pour moissonner mais la moisson n'est pas mon problème". Il réfléchit et ajoute : "Mon problème, c'est tout de même de veiller à ce que j'ai semé ne soit pas piétiné et soit bien arrosé".

impérativement avoir la parole et être associés à toutes les politiques qui les concernent."

Luttes Solidarités Travail

Au fil des années sont nés un journal, une bibliothèque de rue, des rencontres de partage, d'analyses... En 1983, l'asbl L.S.T. fédère ces différentes initiatives. Luttes Solidarités Travail, pluraliste et indépendant, se définit comme un

Propos recueillis par
Thérèse Jeunejan

Fédération LST asbl, rue Pépin, 27 à 5000 Namur
Tél 081/22 15 12 www.mouvement-LST.org

L'anti-star

Tout pour les pauvres

Volubile, Luc Lefèbre parle d'abondance devant nos tasses de café "Max Havelaar". Dans ses paroles, peu de "je" mais de nombreux "on", de multiples "nous". Comment cet homme d'une petite cinquantaine d'années, qui lutte contre la grande pauvreté depuis plus de trente ans, explique-t-il son parcours?

Une famille, d'abord

"Je suis d'abord le fils d'une famille populaire, où l'on a ramé, raconte-t-il. Mon père était chargeur aux chemins de fer, le grade le plus bas. Pour nouer les deux bouts, il travaillait aussi chez un artisan ferronnier. Nous avons connu des périodes très dures. Ma mère avait alors la visite de dames patronnesses qui moralisaient mais qui, constatait-elle, ne comprenaient rien!"

Dans leur voisinage, on connaît les petits boulots, la survie difficile, au quotidien. Certains vivent l'expulsion, d'autres meurent "au 55", méprisés, "pris pour du pus", dit Luc qui lui aussi ressentit ces humiliations. Ce "55" à l'époque, est un lieu d'accueil informel, situé derrière la gare de Namur. Plusieurs immeubles et terrains, des caravanes, deux cents personnes souvent parmi les plus pauvres de la société, "un bidonville, une cour des miracles où la violence est très présente. Mais la misère provoque la violence", affirme Luc.

Un milieu simple, un quotidien souvent difficile mais où on questionne la réalité. Le père, militant syndical, écoute les informations et les commente. Luc s'interroge: pourquoi ces réactions? Ce mépris?

A la recherche d'outils

Au cours de ses études techniques secondaires, marqué par un prof, il participe à des week-ends d'analyse marxiste. Puis choisit l'école sociale "pour aller chercher des outils et retourner en usine ensuite". Là, c'est le choc culturel! "J'étais sur la planète Mars! Des étudiants discutaient de leurs vacances passées et prochaines..." Lui loge au "55", partage un dortoir "avec de grands soulographes, mais des types fantastiques", se souvient-il avec une certaine tendresse dans la voix. "Ils ont toujours respecté le fait que j'allais à l'école. Et quand ils allaient chercher des casiers de bière, ils achetaient un chocolat 'pour le gamin'."

En 1977, l'année de son diplôme, il se marie. Elle aussi est assistante sociale et c'est ensemble qu'ils feront des choix, respectant toujours la même priorité: la solidarité avec les plus pauvres.

Susciter, organiser des solidarités

Luc ne quitte pas la population du "55" lorsqu'elle est expulsée des bâtiments. Quand l'électricité et le gaz sont coupés dans le dernier bâtiment encore habité, "mon travail social a été d'aider ceux qui allaient piquer le courant directement à l'Unerg. Pour que ce soit correct du point de vue sécurité et pour que tout le monde en bénéficie". Suivra une longue époque où ces expulsés squatteront des bâtiments publics namurois, "de manière systématique, non par sport mais par nécessité, pour ne pas vivre à la rue et être arrêtés pour vagabondage et pour éviter le placement des enfants".

1978, 1979, Annette et Luc, deux enfants à l'époque, vivent du chômage de Luc. Avec ceux qui y ont droit, il démarche dans les CPAS, notamment pour l'obtention du minimex.

Des rencontres, appelées "Caves", rassemblent ceux qui cherchent des moyens d'agir ensemble pour résister à la misère. Et en priorité, ceux qui la vivent au jour le jour. "Parce que les premiers à lutter contre la misère, ce sont les pauvres. Ils doivent impérativement avoir la parole et être associés à toutes les politiques qui les concernent."

Luttes Solidarités Travail

Au fil des années sont nés un journal, une bibliothèque de rue, des rencontres de partage, d'analyses... En 1983, l'asbl L.S.T. fédère ces différentes initiatives. Luttes Solidarités Travail, pluraliste et indépendant, se définit comme un mouvement d'éducation permanente, de lutte et de résistance à ce qui produit la pauvreté.

"Personne ne choisit la misère, commente Luc. Tout le monde essaie de s'en sortir. Les services sociaux ne comprennent pas que, dans la pauvreté, tout ce que tu mets en place, c'est pour résister à des souffrances immédiates. C'est pertinent dans ton histoire, mais pas efficace. Alors cela paraît de la folie, de la bêtise ou de la mauvaise volonté." Un exemple? Le paradoxe du frigo: "Pour la visite du CPAS, il vaut mieux l'avoir vide. Pour celle du SPJ, il faut l'avoir plein pour prouver qu'on peut nourrir ses enfants".

En 1985, LST met sur pied une Coopérative de travail en bâtiment. De vrais emplois donc, payés selon les barèmes en vigueur.

Chevillonnière de cette initiative, Luc Lefebvre est extrêmement critique au sujet des politiques d'emplois: "Toutes les dérégulations en terme d'exploitation des travailleurs sont vécues et expérimentées par les plus pauvres. Avec les ALE ou les chèques services, on ne délocalise pas en Chine, non, mais sur la tête de ceux qui n'ont pas le choix. Ils sont obligés de jouer un rôle qui va contre leur intérêt, puisqu'ils participent à la dérégulation du monde du travail". D'ailleurs, ne parle-t-on pas aujourd'hui de charges sociales plutôt que de cotisations?

Semeur

Certains membres de LST, dont Luc et sa femme, ont aussi fait le choix d'un lieu de vie communautaire, TROC, également lieu de formation à l'action collective et communautaire.

Dans la grande maison de La Plante, vivent dix-sept personnes de 0 à 77 ans. Si chacun a son espace

privé, l'ensemble est géré par tous. Jardin, télévision, congélateurs, buanderie... sont en commun. Chacun paie en fonction de ses besoins et de ses moyens.

Luc et Annette ont quatre grands enfants. Petits, ils jouaient "aux SDF avec les CPAS" ou aux éboueurs. Et maintenant? "Professionnellement dans le social, ils font leur vie", dit leur père. Ce qui a été semé ? "Je sais seulement qu'il faut que je sois semeur de quelque chose. Je ne serai pas là pour moissonner mais la moisson n'est pas mon problème". Il réfléchit et ajoute: "Mon problème, c'est tout de même de veiller à ce que j'ai semé ne soit pas piétiné et soit bien arrosé".

Thérèse Jeunejean

Source : Ligneur n° 35 - 17/10/07

*Fédération LST asbl, rue Pépin, 27 à 5000 Namur.
Tél.: 081/22 1512. www.mouvement-LST.org*